

L'exposition

Hélène Fulgence, Directeur du développement culturel du musée du quai Branly, a interviewé Jean de Loisy, commissaire de l'exposition « Les Maîtres du désordre », présentée au musée du quai Branly d'avril à juillet 2012.

Jean de Loisy, quel est le sujet de l'exposition Les maîtres du désordre, dont vous êtes commissaire général ?

Une exposition a non seulement un « grand sujet », mais aussi des histoires qui se glissent à l'intérieur. Dans le même temps, elle recèle, au fil de sa conception, des enjeux de compréhension, pour celui qui la fait, des sujets sur lesquels il travaille.

Le « grand sujet » des « Maîtres du désordre » est l'explication de cette importance de l'équilibre entre l'ordre et le désordre qui habite toutes les sociétés humaines, mais aussi tous les mythes : le désordre, vécu comme un moment d'infécondité à cause de la turbulence excessive de certaines situations, et l'ordre, qui, en son excès, est à son tour une frigidité de la société, vécue comme stérilisante. Pour parvenir à équilibrer ces deux grands thèmes, il y a des personnages et des panthéons, qui amènent la turbulence quand l'ordre est excessif, et qui amènent la paix, quand le désordre est excessif. Voilà ce dont parle l'exposition.

La question est donc posée ; mais que va-t-on voir dans l'exposition ... un grand désordre ?

On va voir que si la question se pose, c'est à cause de l'imperfection du monde. Dans ce monde imparfait que nous connaissons, il y a des dispositifs théologiques, sacrés, ou humains, des clergés, des intercesseurs qui sont en charge de cet équilibre.

La grande histoire racontée par l'exposition est la suivante :

Comment le désordre envahit le monde.

Comment certaines puissances sont en charge de cette turbulence.

Comment d'autres personnages qui existent tout autour de la planète et qui ont des fonctions différentes, apprennent des techniques qui permettent de maîtriser ces forces.

En progressant dans l'exposition, on se rend compte peu à peu que ceux que l'on appelle parfois chamanes, parfois autrement, sont là, dans les sociétés animistes, pour réparer les effets néfastes de ces désordres, par exemple la maladie, les déséquilibres écologiques. On découvre leurs costumes, les techniques d'initiation qu'ils mettent au point, les objets puissants qu'ils utilisent pour agir sur un désordre corporel ou cosmique.

Et, les artistes contemporains qui à chaque moment, sont là pour nous dire ce en quoi ces grandes questions qui ont quarante mille ans nous concernent aujourd'hui.

Vous parlez du personnage central de l'exposition, ce « maître du désordre », qui donne son titre à cette dernière ? Pouvez-vous nous dire d'où vous vient ce terme et qui il désigne, au-delà du personnage trop ou mal connu du « chamane » ?

J'ai été accompagné pendant quelques années par un livre qui créait pour moi une sorte d'enchantement, parce que les histoires qui s'y trouvaient étaient de l'ordre du merveilleux. En le fréquentant plus longtemps, j'ai su que ce merveilleux avait une structure et que cette structure exprimait beaucoup sur la définition de ce qu'on



À gauche : © Musée Ethnographique de la Russie, Saint-Petersbourg
À droite : © musée du quai Branly, photo Claude Germain

Esprit auxiliaire - objet de culte,
Musée Ethnographique de la Russie



© Washington, National Museum of the American Indian, Smithsonian Institution

Masque de chamane tlingit, 1840-1860,
National Museum of the American Indian



© musée du quai Branly, photo Hughes Dubois



© musée du quai Branly, photo Hughes Dubois

Masque à transformation Kwakiutl, XIX^e siècle, bois peint, graphite, cèdre, toile, corde

peut dire être l'humain. Il s'agissait du livre de Bertrand Hell, « Possession et chamanisme, les maîtres du désordre ». Il met au centre de la relation entre l'humain et le désordre un personnage qu'il appelle l'intercesseur. Cet intercesseur, qu'il nomme « maître du désordre », vit en marge de la société ; il chevauche les catégories, il est homme et animal, il est parmi les morts et parmi les vivants, il est masculin et féminin, l'ambivalence le caractérise. Le caractérise aussi, de préférer les autels de boue aux autels de marbre, de vivre et d'intérioriser une sorte d'« effet théâtral vécu » – c'est une ambiguïté - ; ce théâtre vécu lui permet d'agir sur les autres, d'atteindre, psychiquement au moins, ceux auxquels il s'adresse. C'est là qu'est l'énigme. Cette énigme concerne d'ailleurs aussi celui qui s'intéresse à l'art contemporain, qui sait ce qu'est la performance ou le happening et que l'exploration de soi, l'épreuve que l'artiste se donne à subir, a un effet mental sur celui qui la regarde.

Il s'agit de mettre en question ce qu'est cet effet : effet du personnage en transe ou dansant, effet des objets qu'il utilise, de leur puissance. Ces objets amènent une des grandes questions de l'exposition. Qu'est-ce qui fait qu'un objet, - une œuvre pourrait-on dire dans le monde de l'art

qui est un autre monde -, qu'un objet donc est actif, qu'il a un pouvoir sur nous ?

Dans l'exposition justement, voisinent des œuvres d'art contemporain et des objets qui appartiennent aux collections de musées d'ethnographie. Pouvez-vous nous désigner parmi cet ensemble important d'œuvres rassemblées celles qui vous viennent à l'esprit, qu'elles aient votre préférence ou qu'elles vous semblent être des emblèmes particulièrement éminents de l'exposition ?

Les artistes sont là pour montrer des catégories de comportement. Lorsqu'on regarde le chef d'œuvre de Picasso que nous prête le Metropolitan museum, Arlequin 1927, on se rend compte que Picasso, à qui Jean Cocteau venait d'offrir un manteau d'Arlequin, va désormais s'identifier à ce personnage, qui a une histoire dans la mythologie européenne : c'est un avatar de l'Hermès psychopompe, passeur de limite, qui fait le lien entre les morts et les vivants, mais aussi un farceur. Picasso trace dans son Arlequin 1927, une ligne serpentine qui le représente lorsqu'il passe d'un univers esthétique à l'autre du point de vue de son style : en tant qu'artiste, il est l'éternel farceur, celui



© Musée du quai Branly, photo Sandrine

Masque de China Supay, Bolivie, XX^e siècle



Tête de faune, Pablo Picasso, collection privée



Arlequin, Pablo Picasso, 1927, Metropolitan museum, peinture à l'huile sur toile

A droite : © Succession Picasso 2022, photo Mike Stingsby / Metropolitan Museum of Art, RMN



Homme-chouette Tlingit, Field Museum



Tête de marotte, XVI^e - XVII^e siècle, Musée du Louvre



Guidon de la Compagnie de la Mère Folle de Dijon, XVIII^e siècle

© 2011 The Field Museum, Photo : John Weinstein

Au milieu : © RMN-GP (Musée du Louvre) / Daniel Arnaudet
A droite : © Dépôt du Musée archéologique de Dijon, Musée de la ve. bourguignonne-Perrin de Puycousin

qui n'est jamais à la place qu'on lui indique. L'autre artiste, à mes yeux essentiel dans l'exposition, c'est Joseph Beuys, qui, du point de vue de l'art contemporain est le personnage le plus proche du thérapeute, du chamane. Il se revendiquait d'ailleurs comme tel. Il agit dans une Allemagne encore traumatisée par la guerre, et se lance dans un effort de soin au pays dans lequel il se trouve, pour le guérir de ce qui a pu priver l'Europe de la culture qui était auparavant la plus brillante. Pour ce faire, il essaie donc de transmettre ce que les artistes faisaient auparavant et il apprend l'Histoire de l'art à un lièvre mort. Un autre type d'artiste est celui qui va désigner le mal ; quand Thomas Hirschhorn installe à l'entrée de l'exposition des globes tuméfiés, il est là pour désigner l'horreur et le déséquilibre fondamental qui donnent l'impression que les panthéons ne répondent pas, ou n'ont pas l'effet qu'ils devraient avoir sur le monde, ce qui justifierait que des puissances intermédiaires entrent en action. Cette œuvre nous dit énormément sur ce que nous sommes et sur ce que nous vivons. Un objet des collections du musée du quai Branly symbolise à mes yeux mieux que tout autre le lien avec l'ambivalence dont je parlais tout à l'heure : le grand masque tlingit dans

lequel l'âme du chamane surgit à l'intérieur du masque. On se rend compte que la distinction entre le règne animal et l'humain n'existe plus et que les identités sont flottantes. L'exposition montre comment est interrompu l'ordre des règnes. C'est une des nécessités de ce désordre nécessaire et fécond.

« Ordre et beauté » sont les mots d'un poète. Dans l'exposition, semblent s'assembler parfois « désordre et répulsion ». Quelle est la place du dégoût, de la répulsion, dans l'histoire racontée par l'exposition ?

Il me semble qu'il y a des personnages et des situations qui font que le très haut et le très bas peuvent être mis en équivalence. Si, du point de vue de la sagesse, on veut montrer que l'ignoble et le subtil ne sont rien si l'on a une vision plus ample de l'humain et de la possibilité de la transgression, des personnages apparaissent alors dans la société. On les appelle fripons, clowns sacrés, bouffons divins, fous de dieu. Ils sont toujours là pour désigner la zone où le faux, où l'orgueil, où la pompe, viennent détourner de l'essentiel. Il me semble que le beau ou l'ignoble sont des catégories qui dans le monde animiste doivent permettre des passages de l'un à l'autre et ne jamais être stabilisées.



Outgrowth de Thomas Hirschhorn, 2005, collection du Centre Pompidou

© ADAGP, Paris, 2012



Statuette féminine au corps déformé, population Tsogo, Gabon, bois

© musée du quai Branly, photo Claude Germain

Pouvez-vous nous parler de l'équipe qui a fabriqué l'exposition à vos côtés, et nous donner quelques explications sur l'originalité de la méthode de conception de l'exposition ?

D'abord, je souhaiterais dire qu'il est très rare pour un musée spécialisé, avec une ambition et une mission scientifique comme celle du musée du quai Branly, d'accepter un projet très subjectif qui ne se veut pas scientifique, même s'il est épaulé par des connaissances, - celles de Bertrand Hell en particulier. Je tiens donc à remercier tout particulièrement Stéphane Martin pour sa confiance.

Sur l'équipe et sa méthode, il y a eu l'effort de Bertrand Hell pour nous pousser, au plus près, non pas vers le document, mais vers la parole vivante de ceux dont on parle. Au lieu de reprendre les grands textes traditionnels de l'ethnographie pour construire notre exposition, à son instigation, nous sommes allés le plus souvent possible voir les maîtres du désordre vivant sur les différentes parties de la planète pour leur donner la parole. C'est une parole vraie qui construit l'exposition, qui construit la subjectivité de l'exposition et qui construit ce qui surgira aussi pour le visiteur je l'espère : les stupéfiantes correspondances. Un personnage joyeux a été auprès de moi une source d'inspiration et de confirmation scientifique : Nanette Snoep, responsable des collections Histoire du musée du quai Branly, non seulement parce qu'elle est une grande spécialiste de l'Afrique, mais aussi parce qu'elle a une conscience aiguë de l'organisation de l'impact de l'objet sur le regardeur. Le travail qu'elle avait fait précédemment dans l'exposition « Recettes des dieux, esthétique du fétiche » sur la puissance d'un objet qui n'est pas vu comme un objet esthétique mais comme un objet actif lui a donné cette acuité. Je lui dois cette vision qui se retrouve à chaque moment de l'exposition, et plus particulièrement dans l'installation de l' « épicerie des forces ».

Il est rare de pouvoir se livrer, en matière de scénographie d'exposition à une hypothèse architecturale très intimement liée au sens de l'exposition. Comment avez-vous reçu le projet de Dominique Jakob et Brendan Mac Farlane ?

Loin de l'idée qu'une scénographie est simplement la mise en espace d'une série d'objets, Dominique Jakob et Brendan Mac Farlane ont imaginé une architecture qui aille appuyer la présence, et s'ajouter à l'ensemble du dispositif de l'exposition comme une œuvre supplémentaire. J'espérais pouvoir faire en sorte que le visiteur soit transformé par la succession dramatique des moments qu'il allait vivre dans l'exposition, et Jakob Mac Farlane accompagne cette expérience qui donne tout son sens à la vision du visiteur et au parcours que celui-ci fera. Ajoutée à l'effet de surprise, la poésie du dispositif privilégie sur la totalité de l'espace l'émotion et l'impression.

Propos recueillis par Hélène Fulgence,
Directeur du développement culturel

AUTOUR DE L'EXPOSITION

Rendez-vous du salon de lecture Jacques Kerchache

Rencontre avec Jean de Loisy : L'artiste et l'anthropologue - Jeudi 3 mai à 19h

Avec les artistes : Jean-Luc Verna, Arnaud Labelle-Rojoux, Annette Messenger (sous réserve), Myriam Mihindou (sous réserve).

La voie des rebelles - Poésie, musique et mystique chez les Bauls du Bengale - Samedi 5 mai à 15h

Les Bauls sont des bardes mystiques et rebelles qui vivent en marge de la société du Bengale. Présentation centrée sur une personnalité exceptionnelle, Parvathy Baul. Chanteuse, danseuse, mais aussi peintre hors normes, elle incarne cette démarche avec force et conviction.

Le cinéma du désordre

Samedi 5 mai à 17h au salon de lecture puis projection dans la salle de cinéma

Une sélection de films explorant le thème du désordre sensoriel, perceptif et engagé, à partir de points de vue différents, dans un autre rapport à l'acquisition du savoir. Pliés à des processus qui font de l'accumulation des excitations et des impressions du « dehors », la force capitale de la connaissance, ces films répondent à une forme de sensibilité particulière.

L'aventure d'une œuvre : Charms de protection, sortilèges et formules de bon augure en Himalaya

Dimanche 6 mai à 16h, par Daria Cevoli, responsable de collections Asie.

Métamorphose de la figure du trickster dans la musique afro-américaine - Samedi 12 mai à 17h
Trois auteurs de la revue Volume ! présentent le dernier numéro intitulé : « Sex sells, blackness too ? » Depuis les années 1990, les cultures populaires noires jouissent d'une reconnaissance artistique et commerciale sans précédent. Quelles places occupent les représentations de l'Autre, du corps, des femmes et de la « race » dans ces productions culturelles hautement médiatisées ?

Les musiques du désordre - Jeudi 24 mai à 18h
Cette table ronde aborde les recherches les plus récentes d'ethnomusicologie sur les musiques liées aux rituels chamaniques, à la possession, à la transe et se termine par une séance d'écoute par un spécialiste des musiques nouvelles et contemporaines

Entre ivresse et possession : un sacré bazar ou « marché des dieux » en Inde centrale
Samedi 26 mai à 15h

A travers des vidéos filmées par l'ethnomusicologue lors de rituels villageois en Inde centrale (Bastar), cette conférence montre comment certains individus ivres perturbent le « jeu des dieux » et sèment le trouble parmi les possédés, venant brouiller les frontières entre simples ivrognes, esprits d'ancêtres et « vraies » divinités.

Rencontre avec Sam Begay

Samedi 26 mai à 17h

Signature du livre Moi, Sam Begay, homme médecine Navajo.